Le défi de l'incroyance

La Croix du 16/04/2013
P. Thierry Min, prêtre du diocèse de Metz

Défi de l'incroyance ou défi de croire aujourd'hui ? En effet, croire ne va plus de soi si l'on en croit les données statistiques et la pyramide des âges des croyants. Les données concernant le nombre d'incroyants sont plus délicates à obtenir : un sondage avance pourtant une proportion de 23 % d'incroyants en France contre 13 % aux États-Unis (pour respectivement 69 % et 55 % de chrétiens). Par ailleurs, nous assistons à un *« Bouddha-boom »* et au syncrétisme croissant du funambule avançant sur la pointe des pieds au milieu des traditions religieuses et spirituelles. Cependant, dire que l'incroyance est un défi demeure une parole pleine d'espérance. Un défi n'est-il pas ce que l'on s'apprête à relever ? Pourtant, notre rapport à l'incroyance n'est pas du même ordre que celui de David et Goliath... La vaste plaine de l'incroyance n'est pas un territoire que les croisés de la croyance ont à libérer ou à conquérir. Depuis le Concile Vatican II, l'Église de France dispose du Service incroyance-foi. Le 6 mars dernier, une journée de travail est organisée à Nancy autour du rapport contemporain entre « tolérance » et « convictions ». En effet, la rencontre avec l'incroyance n'est pas innée. L'incroyance ne réfute pas ce qui est incroyable. Il s'agit de « l'absence de foi religieuse » si l'on s'en tient à la définition du *Larousse 2004*.

Actuellement, deux domaines demeurent des terrains fertiles pour l'incroyance « grand public », en plus des domaines de la science et de l'économie. Tout d'abord, mentionnons l'humanitaire : il n'est plus nécessaire de croire en Dieu pour prendre soin de celui que l'on rencontre. Certes, nous bénéficions encore d'images fortes dans ce secteur : un abbé Pierre ou un Père Ceyrac demeurent des référents dans ce domaine et leur longévité n'est pas étrangère à l'Évangile. Néanmoins, l'Église doit montrer qu'aller vers Dieu est aussi un chemin d'humanisation. Pour cela, elle doit aimer les hommes à travers des projets et des engagements concrets. La pauvreté demeure une provocation. C'est pourquoi, certains se battent contre celle que l'on subit. Si le célibat pose question, distinguons le « célibat pauvre » qui a un véritable enjeu d'un « célibat riche » revendiqué afin de bénéficier de tous les gadgets à la mode. Remarquons que ce dernier pose de moins en moins question alors qu'il n'est pas « évangélique ».

La culture, quant à elle, si elle n'est pas encore le nid de l'incroyance, lui offre un bon terreau. Dans le débat pour l'introduction d'une culture religieuse à l'école, l'incompréhension des jeunes générations par rapport aux oeuvres d'art du passé est évoquée. Ne confondent-elles pas le martyre de saint Sébastien avec celui d'une attaque de la malle-poste ? Or, dans la culture contemporaine, éclatée, multiforme, la croyance tient-elle encore sa place ? La dimension artistique évolue : une salle d'exposition est-elle simplement un espace muni de cimaises et de projecteurs électriques directionnels ou un espace que l'artiste inspiré va animer, habiller ? Face à ce dilemme, l'art dit sacré peut-il trouver sa place ?

Quelques ouvrages comme *La Bible dévoilée* contribuent à l'intelligence des Écritures et sont plutôt bien reçus dans le monde de l'incroyance. En effet, il ne faut pas confondre « incroyance » et « ignorance ». L'incroyance n'est pas une absence de culture religieuse.

« Depuis Sartre, le débat sur Dieu s'est évanoui », affirme Jean Claude Eslin, cela étant peut-être dû au nombre croissant des « croyants du silence » (Guy Coq)...

Certains passages de l'Évangile ont-ils plus d'accointances avec le monde dans lequel nous vivons que d'autres ? Sommes-nous contraints à la négociation ou au dialogue avec le monde de l'incroyance parce que celui-ci s'avance avec 20 000 hommes et qu'il ne sera pas possible de lui faire front avec 10 000 Mohicans ? (cf. Lc 14) Notre rapport à l'incroyance n'est pas un rapport de force mais de convictions. D'ailleurs, alors que le nombre des incroyants est de plus

en plus important, en rencontrons-nous davantage ou demeurons-nous simplement guetteurs-observateurs ? La question de la croyance a un effet rébarbatif et la foi est synonyme d'ennui, d'interdits, d'austérité, de manque de liberté... Ce n'est pas simplement une question d'image qui est en jeu mais un langage miné et obsolescent. La réponse ne tient pas dans un slogan mais dans un manque de temps et une difficulté à argumenter.

Il n'est pas question ici de l'émotion esthétique suscitée par la rencontre avec l'oeuvre d'art, mais de l'effervescence qui s'empare d'une foule lors d'une célébration de guérison ou la recrudescence de la religiosité dite populaire... Sur ces manifestations, l'incroyant porte un regard dubitatif et une analyse précise permet d'en démonter le mécanisme qui a moins à voir avec Dieu qu'avec la psychologie.

La science, quant à elle, devient un lieu prompt à rencontrer des incroyants : les conférences et les publications où le phénomène religieux, où l'Écriture sont livrés à des savants, suscitent de nombreuses adhésions. Hélas, nous ne mesurons plus le degré de fiabilité des informations qui circulent *via* Internet mais aussi *via* des journaux de bonne réputation. Rappelons-nous la place prise dans les médias par la question d'un clonage « réussi » avant que celui-ci soit démenti. Ce genre d'affirmation secoue inévitablement la croyance « avènement » et pas simplement « événement ».

Quelques rencontres livresques ont lieu : la dernière en date est celle d'un évêque avec un enfant terrible de la pensée contemporaine (1)... Cependant, les disputes théologiques deviennent difficiles (mentionnons néanmoins *La dispute sur le vivant* entre Jacques Arnould et Jean-Didier Vincent) car nous n'avons dans le meilleur des cas que « 100 minutes pour convaincre ».

Je pense alors à Tariq Ramadan (2) qui était apparu dans cette émission télévisée face à Nicolas Sarkozy (3). Différents journalistes accusent ce conférencier musulman d'un double langage... Certes, la même accusation ne peut pas être faite au Pape Jean-Paul II en ce qui concerne la position éthique de l'enseignement de l'Église sur le début et la fin de vie... mais alors c'est l'inadéquation de celle-ci avec le monde contemporain qui est pointée... N'éloignons pas trop vite la notion de double langage : nombreux sont les croyants à ne pas pratiquer ce qu'ils disent... Dans ce domaine, la *Lettre à Diognète* demeure pertinente et la « bonne foi » ne suffit plus pour atténuer ces contradictions.

Voici aussi une question que pose le monde contemporain. C'est parfois moins l'action qui compte que la réaction, la capacité à réagir. Le croyant serait-il un assisté ? N'affirme-t-on pas que, dans la nécessité, des prières plus ferventes expriment un sursaut de religiosité ? Cette assistance s'entend également au niveau d'une pensée par procuration. Le croyant serait en permanence en situation de dépendance. Les questions par rapport à l'existence de Dieu, au sujet de la Création ou de la Résurrection germent même au sein des cours d'enseignements religieux en primaire... La Bible serait-elle une belle histoire à lire pour s'endormir avant de devenir un livre d'histoires à « dormir debout » ? L'incroyance n'est plus interdite aux moins de 12 ans. L'incroyance pose le défi des jeunes générations mais pas seulement.

Au sein de l'Église, la question de l'autonomie du sujet croyant, mais aussi celle de sa responsabilité s'affirment. « Les adultes qui portent diverses responsabilités dans la société actuelle ne doivent pas être considérés comme des mineurs dans l'Église », souligne Mgr Rouet (4).

Pourtant, à l'occasion de ruptures (remise en cause, crise, handicap, décès, accident, suicide), le rapport à la croyance se pose par l'expérience forte que l'homme ne sauve pas l'homme... Ce constat nous laisse désemparés tant nous sommes imprégnés du fait que les limites de l'impossible reculent. La fidélité pose question également dans ces moments-là comme lors d'engagements forts. Comme le dit Pedro Meta : « On ne sait pas pourquoi on commence à aimer quelqu'un et ce sont d'autres raisons qui font que l'on aime dans la durée » (5).

En aucun cas, cette rencontre ne peut revêtir les traits d'un rapport armé, mais plutôt argumenté dans certains domaines surtout dans l'espace et ce temps où la croyance n'a plus le monopole. On ne peut pas se soustraire à cette rencontre. Souhaiter contourner le défi de l'incroyance, c'est rechercher des itinéraires qui n'existent pas ou qui s'apparentent alors à des pistes « noires » : habité par l'espérance, on ne gagne rien à refuser la rencontre et le dialogue avec quelqu'un. Les disciples d'Emmaüs n'étaient-ils pas les premiers incroyants ? Peut-être nous faut-il simplement méditer face à ce défi de l'incroyance, ces quelques mots du poète espagnol Antonio Machado (1875-1939) : *« Marcheur, il n'y a pas de chemin ; le chemin se fait en marchant. »*

Texte publié dans Église de Metz de mars 2005. Notes de laDC.

(1) Je crois, moi non plus, livre d'entretien entre Mgr di Falco, évêque de Gap, et Frédéric Beigbeder, éd. Calmann-Lévy.

(2) Professeur de philosophie et d'islamologie à l'université de Fribourg (Suisse).

(3) Président de l'Union pour un Mouvement populaire (UMP). Parti politique regroupant les gaullistes, les démocrates-chrétiens, les libéraux et les radicaux.

(4) Mgr Albert Rouet est archevêque de Poitiers.

(5) Dominicain espagnol dirigeant une équipe de travailleurs sociaux qui animent « La Moquette », un lieu de rencontre et d'échanges avec les sans domicile fixe, à Paris au coeur du Quartier latin. Ce centre est l'activité principale de l'association « Les compagnons de la nuit », que Pedro Meta a fondée avec l'abbé Pierre en 1975.